

REVUE DE
LINGUISTIQUE
FRANÇAISE
DIACHRONIQUE

4
2014

DIACHRONIQUES

GUERRE, LANGUE
ET SOCIÉTÉ

Bajric Saulan – 979-10-231-0892-7



GUERRE, LANGUE
ET SOCIÉTÉ**OLIVIER SOUTET**

Présentation

HÉLÈNE BIULes traductions espagnoles de Végèce et Frontin
au xv^e siècle. Questions de lexique**SOPHIE VANDEN ABEELE-MARCHAL**Mots de guerre et guerre de mots chez Vigny : « Je m'en lave
les mains, lavez vos noms »**JOËLLE DUCOS***L'Argot de la guerre* d'Albert Dauzat, un siècle après**AVIV AMIT**La première guerre mondiale et les langues régionales
en France**GÉRARD REBER**

L'évolution de la langue militaire allemande après 1918

SAMIR BAJRIĆ & DUBRAVKA SAULAN

Le croate et le serbe entre deux terminologies militaires

RÉSUMÉS/ABSTRACTS

ISBN 978-2-84050-982-0



9 782840 509820

SODIS
F387761

12 €

<http://pups.paris-sorbonne.fr>

Diachroniques

n° 4 – 2014

Revue de linguistique française diachronique

GUERRE, LANGUE ET SOCIÉTÉ

Guerre, langue et société



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016

© Sorbonne Université Presses, 2020

isbn papier : 978-2-84050-982-0

PDF complet – 979-10-231-0886-6

TIRÉS À PART EN PDF :

Biu – 979-10-231-0887-3

Vanden Abeele-Marchal – 979-10-231-0888-0

Ducos – 979-10-231-0889-7

Amit – 979-10-231-0890-3

Reber – 979-10-231-0891-0

Bajric Saulan – 979-10-231-0892-7

Maquette initiale : Compo-Méca

Réalisation : 3d2s – Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

Présentation

Olivier Soutet

Université Paris-Sorbonne

Si, on le devine sans peine, le thème de ce quatrième numéro de *Diachroniques* a été conditionné par le centième anniversaire du début de la Grande Guerre, on constatera, à la consultation du sommaire, que seulement deux contributions lui sont directement consacrées, la décision ayant assez vite été prise d'étendre la problématique des rapports entre guerre, langue et société, et cela aussi bien dans l'espace que dans le temps. Significativement, du reste, l'ordre de ce sommaire, délibérément diachronique, place les deux contributions (d'Aviv Amit et de Joëlle Ducos) sur la guerre de 14 en position médiane, précédées de deux contributions (d'Hélène Biu et de Sophie Vanden Abeele-Marchal) portant sur les xv^e et xix^e siècles et suivies de deux autres (de Gérard Reber et Samir Bajrić et Dubravka Sualan) portant sur l'époque contemporaine.

À une exception près, la contribution d'Aviv Amit, les contributions réunies présentent d'abord un intérêt lexicologique et, peut-on même dire, terminologique, qui devrait intéresser non seulement les linguistes, lexicologues et terminologues, mais aussi des spécialistes d'histoire militaire, d'histoire politique, et même, pour l'article consacré à Vigny, d'histoire littéraire :

- lexique castillan des armes à partir des traductions espagnoles de Végèce et de Frontin (contribution d'Hélène Biu) ;
- lexique de l'armement de la France d'Ancien Régime à la fin de la période impériale chez Vigny (contribution de Sophie Vanden Abeele-Marchal) ;
- langue des Poilus (contribution de Joëlle Ducos) ;

- panorama de la langue militaire (structuration des unités, chaîne de commandement, dispositifs opérationnels) allemande depuis 1945 (contribution de Gérard Reber) ;
- lexique militaire comparé du serbe, du croate et du serbo-croate depuis l'éclatement de la deuxième Yougoslavie dans le courant des années 1990 (contribution de Samir Bajrić et de Dubravka Saulan).

Toutefois, au-delà des faits lexicaux bruts, ces articles ont une portée méthodologique, épistémologique, sociologique ou idéologique, sur laquelle nous souhaiterions insister.

La contribution d'Hélène Biu traite de problèmes traductologiques appliqués à certains termes du vocabulaire militaire latin traduit en espagnol. Les traductions visées sont celles de l'*Epitoma de re militari* de Végèce (tournant des ^{xiv}^e / ^{xv}^e siècles) et les *Stratagemata* de Frontin dans deux versions castillanes des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Elle fait apparaître des solutions différentes à un problème commun : comment rendre des termes référant à des réalités largement dépassées, en l'espèce de caractère militaire (armement, types d'unité, types de soldats, dispositifs tactiques) dans une langue qui cherche à signifier des réalités nouvelles, à un moment où se développe l'emploi de la poudre et des armes à feu ? Tandis que le traducteur de Végèce, Alonso de San Cristobal, ne répugne pas à l'emprunt et au néologisme, les traducteurs de Frontin, un anonyme castillan, un anonyme aragonais et Diego Guillén de Avila, y recourent peu ou pas, donnant la préférence à l'équivalent castillan déjà en place, fût-il approximatif, à la périphrase et au descriptif. L'étude d'Hélène Biu lui permet d'assortir ces observations tendancielle de portée générale de notices précieuses sur certains mots pour lesquels elle propose, certes avec prudence, d'intéressantes antédatations.

Deux autres contributions, également très riches en termes militaires spécialisés, présentent aussi un intérêt de nature géopolitique et sociopolitique. Il s'agit de celle de Samir Bajrić et Dubravka Saulan, d'une part, et de celle de Gérard Reber, de l'autre.

Samir Bajrić et Dubravka Saulan inscrivent leur étude dans la problématique plus générale du statut linguistique du serbo-croate. On sait que cette langue fut officiellement celle de la Yougoslavie royale (1918-1941) et de la Yougoslavie socialiste (1945-1991) avec, pour des raisons politiques, une prévalence accordée à la composante serbe, particulièrement sensible dans le lexique militaire. Or, la chute du communisme en 1991 entraîna une guerre civile entre la Yougoslavie (qui deviendra pour un temps assez court la République fédérative de Yougoslavie, réduite de fait à la Serbie et au Monténégro, laquelle éclatera elle-même pour donner naissance en 2006 à la République de Serbie et à la République du Monténégro), de laquelle s'est détachée la Croatie, et la Croatie en train de (re)naître sous la forme d'une République croate, comme telle dotée d'une armée. Dans ce domaine symboliquement très fort, la République de Croatie va s'attacher à promouvoir une terminologie militaire (grades, armes, opérations, etc.) aussi démarquée que possible de l'usage « serbo-croate ». Tandis que celui-ci fait une place privilégiée à l'emprunt, notamment de type latin, celle-là privilégie des mots d'origine slave.

L'histoire du vocabulaire militaire allemand depuis 1918, on s'en doute, a largement été, elle aussi, conditionnée par l'évolution des données géopolitiques en Europe depuis bientôt un siècle. D'abord, la « défrancisation » de ce vocabulaire, amorcée avant la Grande Guerre, s'accélère après 1918 ; ensuite et surtout, la « dénazification » du lexique et, plus encore, de la phraséologie militaire caractérise la période qui suit le Troisième Reich, même si le régime national-socialiste, loin d'être systématiquement innovant, avait largement repris des termes et expressions qui lui étaient antérieurs. Nous renvoyons, par exemple, aux lignes relatives aux termes *Oberkommando* et *Führer*, qui ne disparaissent pas mais ne survivent que dans des compositions nouvelles qui en limitent la connotation péjorative. Dans le même temps, l'insertion des forces militaires allemandes dans l'OTAN se manifeste, mais la chose est moins originale, par l'américanisation de certains termes.

Les deux contributions sur la guerre de 14 nous placent au croisement de la sociolinguistique et de l'épistémologie linguistique. L'article d'Aviv Amit s'intéresse de manière très spécifique aux progrès du standard français pendant le premier conflit mondial au détriment des parlers locaux, en l'espèce le breton, le corse et l'occitan, lesquels à la veille de 1914 sont dominants dans leurs aires respectives. La chose est si vraie qu'au début de la guerre, la pratique de l'état-major consiste à constituer des unités linguistiquement (c'est-à-dire dialectalement) homogènes, l'usage du standard ne garantissant pas une bonne compréhension des ordres par la troupe. Toutefois, cette pratique ne résiste pas aux hécatombes successives, qui imposent l'amalgame de soldats d'origine géographique et linguistique différente et, par voie de conséquence, l'usage du seul standard français. Usage que consolident vite la vie commune qui s'installe durablement dans les tranchées et l'enracinement de l'identité nationale dans la conscience des soldats. À terme rapide, ce passage d'une diglossie plus ou moins satisfaisante (par manque de maîtrise du standard français) au monolinguisme (qui voit triompher ce standard) s'étendra de la vie publique à la vie privée. Aviv Amit conclut, de manière très suggestive, sa contribution en recourant à la notion de chronotope, reprise de Mikhaïl Bakhtine. Association d'un temps et d'un lieu, le chronotope est un concept interprétatif qui permet de rapporter un processus à un mécanisme événementiel (*chronos*) concentré dans un lieu (*topos*). En l'espèce, la francisation, la période 14-18 et la tranchée.

Ainsi, la Grande Guerre a-t-elle amplifié, sinon achevé, le mouvement de systématisation du standard qu'avait engagé la politique de scolarisation quelque trente ans plus tôt.

Linguistiquement parlant, toutefois, la Grande Guerre ne signe pas seulement le triomphe du standard, elle voit aussi se développer, toujours à la faveur de la vie commune des tranchées, une « langue spécialisée », qui, très vite, va intéresser journalistes, écrivains et grammairiens et susciter nombre de publications, parmi lesquelles celle d'Albert Dauzat, de 1918,

L'Argot de la guerre, qui fournit la matière de la contribution de Joëlle Ducos. Comparé à beaucoup de publications contemporaines, le livre de Dauzat présente l'avantage de s'élever au-dessus de la simple ambition lexicographique et du seul pittoresque savoureux de telle ou telle expression. Il se fonde sur une problématisation de linguistique générale (« Qu'est-ce qu'une langue ? », « Quelle est la part de l'oral dans l'évolution d'une langue ? ») et de sociolinguistique (« Le langage est un fait social », « Quel rapport y a-t-il entre langue et argot ? ») qui conduit son auteur à s'interroger sur l'origine de *L'Argot de la guerre*, son rôle de creuset dialectal et son caractère de miroir de la conscience collective. Sous ce rapport, ce livre est de son temps, non seulement par son objet, mais par le regard qui est porté sur lui, indissociable du point de vue sociologique qui domine largement les études linguistiques au tournant des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles. C'est dire qu'il demeure, au-delà de considérations un peu personnelles, liées aux engagements de Dauzat pendant la période 14-18, un ouvrage-clef pour l'étude linguistique objective du français pendant la Grande Guerre. À ce titre, il constitue plus qu'un simple témoignage pour les linguistes et historiens qui, un siècle plus tard, continuent de s'intéresser aux conséquences (socio)linguistiques de la Grande Guerre.

La contribution de Sophie Vanden Abeele-Marchal est la seule des six à s'appuyer sur des textes littéraires, en l'espèce une bonne part des œuvres de Vigny, largement occupées par les références aux guerres de la période révolutionnaire et impériale. Sans doute ne sont-ce pas les éléments techniques, phraséologiques et rhétoriques du langage militaire qui doivent ici retenir prioritairement l'attention, même s'ils peuvent intéresser l'historien du français et si Vigny lui-même ne négligeait pas d'y accorder la plus grande importance, mais la symbolique de la guerre comme motif romanesque et enjeu anthropologique : c'est donc le mot *guerre*, bien plus que les mots ou expressions du champ sémantique de la guerre, qui devient l'objet d'étude. « Conçue, écrit Sophie Vanden Abeele-Marchal, comme un principe de déplacement, à la fois extérieur et intérieur, la guerre

chez Vigny est donc moins un enjeu de représentation que l'une des formes d'expression du dynamisme individuel et collectif, caractéristique de la modernité post-révolutionnaire, dont elle fournit un modèle d'intelligibilité. Et c'est dans le mouvement même du langage que tout se joue : le mouvement que représente la guerre n'est pas seulement, pour Vigny, ce que l'on représente et ce que l'on pense, mais ce à partir de quoi l'on pense. »

« Ce à partir de quoi l'on pense » : formule qui, si on veut bien l'entendre dans la largeur de ses significations, est d'une portée qui dépasse le point de vue du seul Vigny. À s'en tenir au seul plan linguistique, la langue des armes et de la guerre, au-delà de sa technicité, est aussi un lieu symboliquement fort où se disent les héritages revendiqués – ou refusés, les identités déchirées et les solidarités découvertes.

Le croate et le serbe entre deux terminologies militaires

Samir Bajrić

EA 4178 CPTC Université de Bourgogne

Dubravka Saulan

EA 4178 CPTC Université de Bourgogne

Ce texte prend place dans le cadre d'une série de contributions consacrées aux mutations que subit la langue lorsqu'elle est mise à l'épreuve de conflits, diplomatiques et /ou armés, entre deux ou plusieurs communautés. Ces dernières peuvent être distinguées les unes des autres sur un critère étatique, national, ethnique, social, religieux, politique ou autre. Or, le sujet dont nous allons traiter ici renvoie à un territoire et à une période (la partie de la péninsule balkanique immergée dans les différentes constructions yougoslaves et son histoire contemporaine) où la première des difficultés auxquelles se heurte le chercheur est intrinsèquement liée au nombre et à l'identité des réalités linguistiques existantes. Au-delà des choix opérés par les institutions des États sud-slaves concernés, aucun consensus communément admis et internationalement confirmé ne permet de disposer d'une théorie interprétative unique disposant d'un nombre analogue entre langues et dénominations, langues à part et variantes d'une même langue¹. Dans cette aire sociologique,

1. Samir Bajrić, « Vie et mort d'une (dénomination de) langue : le cas du "serbo-croate" », dans C. Badiou-Monferran et T. Verjans (dir.), *Disparitions. Contributions à l'étude du changement linguistique*, Paris, Honoré Champion, coll. « Linguistique historique », 2015, p. 205-222. Voir également Paul-Louis Thomas, « Frontières linguistiques, frontières politiques », *Histoire Épistémologie Langage*, 21, fasc. 1, 1999, p. 63-82. Qu'on nous permette ici de citer un fait personnel mais non moins représentatif des usages et des considérations caractérisant ces aires linguistiques et culturelles. Deux enfants, une fille âgée de quatorze ans et un garçon âgé de onze ans, entrent dans un étrange échange verbal. L'un est locuteur du croate, l'autre du « bosnien » ou de la variante bosnienne du croate et /ou du serbe : « — En bosnien, ça se dit... — Le bosnien

les langues et leurs appellations sont d'une certaine manière constamment mises à l'épreuve de facteurs sociopolitiques majeurs, autant dans la guerre que dans la paix. Pour les besoins de cette contribution, nous nous limiterons aux faits de langue rappelant la polarité croate-serbe en général et l'émergence de leurs terminologies militaires correspondantes en particulier, notamment depuis la guerre qui a eu lieu en Croatie (et ailleurs dans cet espace sud-slave) à la fin du siècle précédent (1991-1995).

1. De la dénomination « serbo-croate » à la disparition de l'armée yougoslave

Si l'humanité est habituée à côtoyer des langues qui naissent dans différents endroits du globe, elle est autant coutumière de la mort de certaines d'entre elles (les usages scolaires et académiques évoquent précisément une catégorie à part à laquelle on réserve le nom « langues mortes »). En revanche, nos sociétés éprouvent un étrange sentiment face à l'évocation des dénominations de langues qui naissent et qui disparaissent (précisons que se sont les dénominations qui naissent et qui disparaissent ; les langues, quant à elles, continuent à exister). Ainsi se profile l'histoire de la (dénomination de) langue « serbo-croate », comme en témoigne la citation suivante :

En 1866-1867 apparaît pour la première fois le nom hybride de cette langue hypothétique qu'il fallait construire (*lingua serbo-croata*) et qui sera imposé en Croatie (sous différentes formes : serbo-croate, serbocroate, croato-serbe, serbe ou croate, croate ou serbe, etc.) par différents régimes magyarophiles ou austrophiles. En Yougoslavie royale (1918-1941) et en Yougoslavie socialiste (1945-1990), on a voulu imposer aux Croates une langue dépourvue de toute caractéristique qui pourrait rappeler une tradition linguistique particulière. Malgré cela, la langue croate a conservé un vocabulaire propre pour un grand nombre de domaines (cuisine et habillements, médecine

n'existe pas ! — Comment ça, ça n'existe pas ? — Simplement, ça n'existe pas. Mon père me l'a dit. — Ce n'est pas vrai ! Ma maîtresse nous a dit hier que ça existe, une langue bosnienne [...]. »

et droit, chimie et différentes techniques, etc.), une prédilection pour le calque linguistique au lieu de l'emprunt; elle emprunte les termes plutôt au tchèque qu'au russe, à d'autres langues plutôt d'après la forme écrite que phonétique; elle manifeste un refus pour les emprunts au turc et pour les traits syntaxiques balkaniques. Depuis 1967, la langue croate a suivi de nouveau une ligne d'évolution indépendante, et ses locuteurs la désignent, presque exclusivement, par le nom de *langue croate*. Cet état des choses a été confirmé par la Constitution de la République de Croatie en 1991².

Dans cette citation, l'auteur fait mention, en effet, des deux premières entités étatiques yougoslaves³ où chacune avait donné naissance à un corps militaire, respectivement au service du Royaume (1918-1941) et au service de la République (1945-1991). La première Yougoslavie (Royaume de Yougoslavie, initialement Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes) avait incorporé une « Armée royale yougoslave » (*Kraljevska Jugoslavenska Vojska*). Composé dans sa quasi-totalité d'officiers et de sous-officiers serbes⁴, ce corps militaire avait naturellement pratiqué le « serbo-croate » (fortement adossé à la tradition linguistique serbe) comme l'unique langue officielle⁵, ce qui s'est plus particulièrement reflété sur sa terminologie militaire. Voici quelques éléments lexicaux contrastifs de cette terminologie :

« serbo-croate » / serbe	croate	français
<i>otadžbina</i>	<i>domovina</i>	« patrie »
<i>(armijski) đeneral</i>	<i>(vojni) general</i>	« général de l'armée »
<i>generalni štab</i>	<i>glavni stožer</i>	« quartier général »
<i>infanterija / pešadija</i>	<i>pješništvo</i>	« infanterie »

2. August Kovačec, « La langue croate », dans G. Castellan et G. Vidan (dir.), *La Croatie*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je ? », 1998, p. 11-15, ici p. 14-15.
3. La troisième et dernière Yougoslavie avait regroupé uniquement la Serbie et le Monténégro pendant une très brève période, en l'occurrence de 1992 à 2003.
4. À l'instar de la Yougoslavie titiste, les jeunes hommes non-serbes ne choisissaient que rarement une carrière militaire considérant, pour la plupart d'entre eux, que cette armée véhiculait une idéologie (proserbe) qu'ils ne souhaitaient pas adopter.
5. La présence du « serbo-croate » en tant que langue officielle de l'Armée royale ne devait pas empêcher les officiers et les soldats non-serbes (croates et slovènes) d'utiliser leurs propres langues, mais cet usage était limité à des fins communicatives en dehors de l'exercice professionnel.

Cette terminologie, dotée de l'appellation « serbo-croate », aurait pu être enterrée suite à la disparition du Royaume de Yougoslavie en 1941⁶. Mais il n'en fut rien. La proclamation de la République fédérative socialiste de Yougoslavie (RFSY) en 1945 a permis une reprise de la pratique terminologique militaire de la Yougoslavie précédente. En effet, la naissance d'une « Armée populaire yougoslave » (*Jugoslavenska Narodna Armija*), mise au service d'un État yougoslave fondé par Josip Broz Tito (1892-1980), a apporté parmi les officiers *grosso modo* les mêmes proportions ethniques que celles de l'Armée royale. Là encore, une spécificité terminologique frappe d'emblée ce corps militaire naissant. Elle concerne le lexème « armée » que le « serbo-croate », le serbe et le croate désignent alternativement par les lexèmes *vojska* et *armija*. Le premier a été choisi indifféremment par les forces militaires oustachies et les forces militaires tchetniks⁷. Le second a été favorisé par Tito en 1945 dans le but exclusif de se démarquer, à tous points de vue, des appellations utilisées par ses adversaires politiques auxquels il a été confronté pendant la guerre 1941-1945.

Malgré les différences évidentes qui séparaient les deux États yougoslaves à tous les niveaux (répartition territoriale, administration, code de nationalité/appartenance ethnique, constitution, jurisprudence, appareil étatique, etc.), les deux corps militaires ont convergé vers une source commune qui fut celle d'une certaine continuité terminologique, à savoir une tradition nommée « serbo-croate » mais qui impliquait une réelle prédominance des substrats linguistiques serbes dans l'ensemble des domaines concernés : ordres militaires, grades et statuts, noms d'armes, opérations militaires, etc.

À dire vrai, cette disproportion linguistique n'a rien de surprenant dans la mesure où elle ne fait que confirmer l'existence d'un cadre organisationnel plus général où le serbe l'emporte

6. Les historiens s'accordent pour préciser que l'Armée royale a résisté onze jours à l'invasion allemande, du 6 au 17 avril 1941.

7. Pour plus d'informations sur les mouvements d'oustachis et de tchetniks, voir Paul Garde, *Vie et mort de la Yougoslavie*, Paris, Fayard, 1992.

largement sur le croate. Dans *Le Croate et le serbe. Illusions et falsifications*, Miro Kačić cite au total six grands domaines de la vie sociale qui déterminent le destin d'une langue, en l'occurrence celui du « serbo-croate » de la deuxième Yougoslavie :

Après la seconde guerre mondiale, la Yougoslavie s'organise en fédération. Dans les années cinquante, cent ans après l'accord de Vienne, qui devait créer la langue serbo-croate, le croate et le serbe littéraires se distinguent l'un de l'autre par plusieurs oppositions, que nous présentons ici :

- tradition littéraire croate / tradition littéraire serbe
- écriture latine / écriture cyrillique
- variante ijékavienne du štokavien comme base de la langue littéraire croate / variante ékavienne du štokavien comme base de la langue littéraire serbe
- orthographe de Boranić pour les Croates / orthographe de Belić pour les Serbes
- terminologie technique et scientifique croate / terminologie technique et scientifique serbe
- héritage philosophique et religieux croate, et sa terminologie / héritage philosophique et religieux serbe, et sa terminologie⁸.

Des six domaines mentionnés, un seul a favorisé le substrat croate, notamment celui de l'écriture latine. Cette particularité a dû correspondre à une volonté, tant sociale que politique, d'obtenir une plus grande visibilité auprès du monde occidental dont les langues-cultures recourent majoritairement elles-mêmes à l'écriture latine⁹. Dans ces circonstances, il n'est pas étonnant d'apprendre que

8. Miro Kačić, *Le croate et le serbe. Illusions et falsifications*, trad. Samir Bajrić, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 56-57.

9. Cette variante « serbo-croate », essentiellement serbe et très peu croate, est parfois jugée commode, « parce qu'elle réunit les solutions les plus simples : l'alphabet latin est connu d'un plus grand public, l'ékavien est plus simple que l'ijékavien, les mots savants internationaux sont plus répandus que les mots purement slaves. Aussi est-elle particulièrement propre à se répandre et à devenir d'usage commun dans tout le pays. C'est justement ce dont les Croates ne veulent pas. Dans une telle variante ils ne fournissent que l'alphabet, tout le reste vient des Serbes. Ils voient donc dans sa généralisation un danger pour leur identité nationale, une tentative pour les fondre

à partir de 1945, l'administration fédérale, les *mass media*, l'agence de presse yougoslave *Tanjug*, la poste, les chemins de fer, la presse politique et économique fédérale, l'armée, la diplomatie et les différents organes politiques, utilisent exclusivement le serbe. Cette langue était ainsi imposée au-delà de « variantes soumises ». À cause de tous ces événements, de cette violence linguistique ininterrompue, le croate et le serbe ont perdu leurs grammaires, leurs orthographes et leurs dictionnaires propres [...]. Malgré la Constitution yougoslave, qui garantissait l'égalité des langues, le serbe s'est imposé comme « langue officielle », utilisée dans les affaires politiques, administratives et militaires¹⁰.

Pour ce qui est du domaine strictement militaire, son tissu linguistique pouvait conserver l'épithète « serbo-croate » tout en étant d'expression (exclusivement) serbe tant qu'il réunissait en son sein des Serbes et des Croates, c'est-à-dire des locuteurs de chacune des deux langues¹¹. Cette unification linguistique (imposée) était à l'image des autres sphères de la vie sociale, étant donné que cette dernière accueillait partout des locuteurs capables de / censés pouvoir communiquer en « serbo-croate », indépendamment de leurs appartenances ethniques. Mais à la différence de la première guerre mondiale, à l'issue de laquelle le Royaume de Yougoslavie avait rassemblé des peuples qui n'avaient jamais vécu ensemble auparavant, la seconde guerre mondiale a consolidé un certain nombre d'acquis terminologiques militaires que la tradition linguistique serbe a réussi à imposer aux autres peuples, locuteurs de langues slaves ou non, qui composaient la République fédérative socialiste de Yougoslavie. Ces acquis étaient de nature à renforcer une terminologie militaire serbe antérieure à la première Yougoslavie et à rendre silencieuse une terminologie militaire croate, également ancienne. Les exemples

dans un ensemble serbo-croate uniforme à prédominance serbe » (Paul Garde, *Vie et mort de la Yougoslavie*, op. cit., p. 135).

10. *Ibid.*, p. 58.

11. Il convient également de préciser que l'Armée populaire yougoslave faisait abstraction des autres réalités linguistiques attestées au sein de la fédération et revendiquées par les usagers : le slovène, le macédonien, l'albanais et le magyar. Là encore, les soldats, les appelés et les officiers concernés bénéficiaient du libre choix de recourir à des langues autres que le « serbo-croate », mais uniquement à titre d'échanges privés.

suivants, empruntés à plusieurs domaines, représentent fidèlement les réalités de l'époque :

1.1. Équipement militaire

« serbo-croate » / serbe	équivalent français
<i>mitraljez</i>	« mitrailleuse » ; « fusil automatique »
<i>tenk</i>	« char d'assaut »
<i>granata</i>	« grenade »
<i>mina</i>	« mine »
<i>bajonet(a)</i>	« baïonnette »
<i>puška</i>	« fusil »
<i>aileron</i>	« aileron »

1.2. Ordres militaires

« serbo-croate » / serbe	équivalent français
<i>Nalevo!</i>	« À gauche ! »
<i>Napred marš!</i>	« En avant, marche ! »
<i>Razumem, družo pukovniče¹²!</i>	« Oui, mon colonel ! »
<i>Mirno!</i>	« Garde à vous ! »
<i>Voljno!</i>	« Repos ! »

1.3. Hiérarchie militaire

« serbo-croate » / serbe	équivalent français
<i>narednik</i>	« sergent »
<i>major</i>	« major »
<i>armijski đeneral</i>	« général de l'armée »
<i>narednik-vodnik</i>	« sergent-major »
<i>kaplar</i>	« caporal »
<i>komandant</i>	« commandant »
<i>artiljerija</i>	« artillerie »
<i>artiljerac; tobdžija</i>	« artilleur »
<i>infanterija</i>	« infanterie »
<i>protivvazdušna odbrana</i>	« défense contre les aéronefs (DCA) »

12. Traduction littérale : « Je comprends, camarade colonel ! ».

1.4. Opérations militaires

« serbo-croate » / serbe	équivalent français
<i>štab</i>	« quartier militaire »
<i>aerokonvoj</i>	« convoi aérien »
<i>agresor</i>	« agresseur »
<i>front</i>	« front militaire »
<i>bezbedna zona</i>	« zone sécurisée »
<i>breša</i>	« percée militaire »
<i>ofanziva</i>	« offensive »
<i>aproš</i>	« tranchée »

Force est de constater que cette continuité terminologique repose en (grande) partie sur des héritages issus des deux guerres mondiales, plus particulièrement de la première. En effet, la guerre de 1914-1918 a connu, si l'on en juge par certains ouvrages d'histoire, une alliance militaire ayant permis à l'armée serbe de se rallier aux forces armées des pays vainqueurs, notamment à l'armée française¹³. La présence au sein de cette terminologie militaire « serbo-croate » d'un nombre considérable d'emprunts français, adaptés à l'orthographe et à la phonétique serbes, confirme l'émergence à l'époque d'une certaine francisation des termes militaires « serbo-croates » / serbes.

2. Fracture militaire, fracture terminologique

Une étrange coïncidence entre un fait lexicographique et un fait politique se produit au début des années 1990, années qui introduisent l'éclatement de la République fédérative socialiste de Yougoslavie. C'est donc en 1991 que le monde assiste à la désintégration de cette entité étatique, créée par Tito, ce qui se traduit par l'éclatement d'un conflit militaire et par l'émergence d'une force militaire nouvelle au sein de la nation croate, à savoir une toute jeune armée croate, partie intégrante d'une République

13. Ce que d'aucuns appellent « amitié franco-serbe » est effectivement le résultat d'une coopération militaire de la première guerre mondiale lors de laquelle les deux pays, la France et la Serbie, avaient combattu un ennemi commun : l'Autriche-Hongrie. La France a envoyé au front de l'Est le maréchal Louis Franchet d'Espèrey, commandant de la Cinquième Armée, qui a dirigé les opérations militaires dans lesquelles étaient intégrés les soldats de l'armée serbe.

de Croatie tout aussi naissante. En cette même année, l'éditeur zagrebois Novi Liber publie un dictionnaire de la langue croate (*Rječnik hrvatskoga jezika*). Parmi ses entrées, ce dernier comporte deux noms traduisant le terme français « armée », à savoir *vojska* et *armija*. Il convient de souligner que le lexicographe Vladimir Anić définit le terme *armija* en recourant à son synonyme *vojska* et qu'il renonce à ce procédé synonymique lorsqu'il entreprend de définir le terme *vojska*. Ces choix définitoires sont assez symptomatiques. Ils traduisent une franche priorité accordée aux mots croates (mots étymologiquement slaves, non assimilables aux emprunts venant de langues non-slaves), ce qui est une caractéristique représentative de la tradition linguistique croate, fût-elle militaire ou autre.

La dissolution de l'État yougoslave rend caduque *ipso facto* l'existence d'une « Armée populaire yougoslave » (*Jugoslavenska Narodna Armija*). Face à cette réalité, deux nouvelles forces armées, chacune représentant l'un des deux peuples, voient le jour : une armée croate (*Hrvatska Vojska*), au service de la République de Croatie, nouvellement reconnue, et une armée yougoslave (*Vojska Jugoslavije*), au service de la République fédérative de Yougoslavie, cette dernière incluant uniquement la Serbie et le Monténégro¹⁴.

14. Ces faits historiques risquent de prêter à confusion. Cette République fédérative de Yougoslavie (RFY), qui fut la troisième et dernière construction yougoslave dans l'histoire des Slaves du sud (1992-2003), ne doit en aucun cas être confondue avec ses deux prédécesseurs, la République fédérative socialiste de Yougoslavie (RFSY : 1945-1991) et le Royaume de Yougoslavie (RY : 1918-1941). La RFY fut rebaptisée Serbie-Monténégro en 2003, ce qui marqua la disparition définitive du nom Yougoslavie de la scène politique. En 2006, la Serbie-Monténégro cessa à son tour d'exister, ce qui entraîna l'émergence de deux nouvelles entités étatiques dans la région : la République de Serbie (RS) et la République du Monténégro (RM). On notera, à titre de complément d'information, les noms officiels des forces armées des deux entités étatiques : *Vojska Srbije* (« Armée serbe ») et *Vojska Crne Gore* (« Armée monténégrine »). L'on ajoutera également un autre fait marquant. À l'instar de l'armée croate et malgré leurs traditions linguistiques, favorables aux emprunts, les deux forces militaires en question avaient sciemment évité le terme *armija* au profit du terme *vojska* afin de se détacher des connotations passéistes, celles de l'« Armée populaire yougoslave », devenue politiquement compromettante. Seule la partie bosniaque de l'actuelle République de Bosnie-Herzégovine (RBH), à savoir l'entité non-croate et non-serbe de ce pays, a opté pour le terme *Armija Bosne i Hercegovine* (« Armée de Bosnie-Herzégovine »), mais ce corps militaire est une simple composante d'une force militaire plus importante, celle

Malgré une neutralité affichée au début de la guerre de Croatie, l'« Armée populaire yougoslave » subit, dès l'année 1990, un processus de serbisation dans la mesure où ses membres non-serbes, croates et autres (soldats, officiers, employés civils, etc.) quittent leurs postes en pratiquant massivement la désertion. Par conséquent, la fin de l'union linguistique « serbo-croate » coïncide avec la fin de l'union militaire yougoslave. Ayant saisi et/ou confisqué la quasi-totalité de l'armement qui appartenait jadis à l'« Armée populaire yougoslave », les Serbes (de Croatie et d'ailleurs) ont naturellement continué à user d'une terminologie existante et antérieure à chacun des trois conflits militaires en question, en l'occurrence les deux guerres mondiales et la guerre de Croatie (1991-1995). Quant aux Croates, aucune continuité ne pouvait y être de mise. En effet, aucune reprise de la terminologie militaire « serbo-croate » n'était souhaitable, vu que les Croates n'ont jamais considéré cette dernière comme étant représentative de leur propre tradition, celle de l'histoire du peuple croate. Ainsi « apparaît la nécessité de faire revivre les termes militaires et les autres mots, autrefois opprimés puis oubliés¹⁵ ».

Il convient donc de procéder ici à l'élaboration de champs contrastifs faisant apparaître les particularités lexicales de trois corps militaires traduisant deux traditions terminologiques distinctes, l'une renvoyant à la tradition linguistique serbe / « serbo-croate », celle de l'« Armée populaire yougoslave (APY) » et de l'« Armée yougoslave » (forces armées de la République fédérative de Yougoslavie, rassemblant la Serbie et le Monténégro), future armée serbe (AS), l'autre représentant la tradition linguistique croate, celle de l'« Armée croate (AC) ».

de la RBH, où, une fois de plus, l'on retrouve le terme *vojska*, à savoir *Vojska Federacije Bosne i Hercegovine* (« Armée de la Fédération de Bosnie-Herzégovine »).

15. Miro Kačić, *Le croate et le serbe. Illusions et falsifications*, op. cit., p. 61.

2.1. Équipement militaire

APY	AS	AC	équivalent français
<i>mitraljez</i>	<i>mitraljez</i>	<i>strojnica</i>	« mitrailleuse »
<i>bajonet(a)</i>	<i>bajonet(a)</i>	<i>puščani bodež</i>	« baïonnette »
<i>tenk</i>	<i>tenk</i>	<i>tenk</i>	« char d'assaut »
<i>haubica</i>	<i>haubica</i>	<i>haubica</i>	« obusier »
<i>municija</i>	<i>municija</i>	<i>streljivo</i>	« munition »
<i>dvogled</i>	<i>dvogled</i>	<i>dalekozor</i>	« jumelles »
<i>protiv-oklopni</i>	<i>protiv-oklopni</i>	<i>protuoklopni</i>	« roquette »
<i>raketni sistem</i>	<i>raketni sistem</i>	<i>raketni sustav</i>	« anti-blindage »
<i>busola</i>	<i>busola / kompas</i>	<i>kompas</i>	« boussole »

2.2. Ordres militaires

APY	AS	AC	équivalent français
<i>Nalevo!</i>	<i>Nalevo!</i>	<i>Nalijevo!</i>	« À gauche! »
<i>Napred marš!</i>	<i>Napred marš!</i>	<i>Stupaj!</i>	« En avant, marche! »
<i>Razumem, družo pukovniče</i> ¹⁶	<i>Razumem, gospodine pukovniče</i> ¹⁷	<i>Da, gospodine brigadire</i> ¹⁸	« Oui, mon colonel! »
<i>Mirno!</i>	<i>Mirno!</i>	<i>Mirno!</i>	« Garde à vous! »
<i>Voljno!</i>	<i>Voljno!</i>	<i>Na mjestu odmor!</i>	« Repos! »

2.3. Hiérarchie militaire

APY	AS	AC	équivalent français
<i>artiljerija</i>	<i>artiljerija</i>	<i>topništvo</i>	« artillerie »
<i>artiljerac; tobdžija</i>	<i>artiljerac; tobdžija</i>	<i>topnik</i>	« artilleur »
<i>infanterija / pešadija</i>	<i>infanterija / pešadija</i>	<i>pješništvo</i>	« infanterie »
<i>avijacija</i>	<i>avijacija</i>	<i>zrakoplovstvo</i>	« aviation »

16. Traduction littérale : « Je comprends, camarade colonel! ».

17. Traduction littérale : « Je comprends, Monsieur colonel! ».

18. Traduction littérale : « Oui, Monsieur colonel! ».

APY	AS	AC	équivalent français
<i>protivvazdušna odbrana</i>	<i>protivvazduhoplovna odbrana</i>	<i>protuzračna obrana</i>	« défense contre les aéro-nefs (DCA) »
<i>mornarica</i>	<i>pomorstvo</i>	<i>mornarica</i>	« marine nationale »
<i>desetar</i>	<i>desetar</i>	<i>skupnik</i>	« caporal »
<i>kapetan</i>	<i>kapetan</i>	<i>satnik</i>	« capitaine »
<i>major</i>	<i>major</i>	<i>bojnik</i>	« major »
<i>vojno lice</i>	<i>vojno lice</i>	<i>djelatna vojna osoba</i>	« un militaire »
<i>vojna jedinica</i>	<i>vojna jedinica</i>	<i>vojna postrojba</i>	« unité militaire »
<i>bataljon</i>	<i>bataljon</i>	<i>bojna</i>	« bataillon »

2.4. Opérations militaires

APY	AS	AC	équivalent français
<i>agresor</i>	<i>agresor</i>	<i>napadač / osvajač</i>	« agresseur »
<i>aerokonvoj</i>	<i>aerokonvoj</i>	<i>zračni konvoj</i>	« convoi aérien »
<i>paravojna formacija</i>	<i>paravojna formacija</i>	<i>paravojna postrojba</i>	« force paramilitaire »
<i>front</i>	<i>front</i>	<i>bojišnica</i>	« front militaire »
<i>vojno dejstvovanje</i>	<i>vojno dejstvovanje</i>	<i>vojno djelovanje</i>	« action militaire »
<i>štab</i>	<i>štab</i>	<i>stožer</i>	« quartier militaire »
<i>breša</i>	<i>breša</i>	<i>proboj / prodor</i>	« percée militaire »
<i>aproš</i>	<i>aproš / rov</i>	<i>rov</i>	« tranchée »
<i>artiljerijska paljba</i>	<i>artiljerijska paljba</i>	<i>topnička vatra</i>	« feu d'artillerie »
<i>linija fronta</i>	<i>linija fronta</i>	<i>crta bojišnice</i>	« ligne de front »
<i>vazdušno osmatranje i javljanje</i>	<i>vazdušno osmatranje i javljanje</i>	<i>zračno motrenje i navođenje</i>	« navigation aérienne »

Il résulte de ce qui précède que les deux traditions maintiennent une réelle cohérence dans leurs terminologies militaires respectives nonobstant un certain nombre de nuances qui relativisent les données en termes d'écart ou d'analogies. Ces faits méritent une parenthèse. D'une part, la tradition linguistique serbe, supérieure aux changements étatiques et institutionnels, confirme l'existence d'une tendance identifiable et bien connue des linguistes, celle d'un recours spontané et naturel aux emprunts. Ces faits de langue marquants frappent l'ensemble des activités humaines au sein desquelles le linguiste peut constater que le serbe est une langue (plutôt) emprunteuse¹⁹. Quant à la tradition linguistique croate, dont l'institutionnalisation a connu une véritable discontinuité (1918-1941; 1945-1991)²⁰, elle conserve les pratiques séculaires de cette communauté linguistique consistant à choisir, presque exclusivement, des termes croates, c'est-à-dire des mots d'origine slave, soit en reprenant des noms anciens (au risque de se heurter parfois à des archaïsmes), soit en créant des calques linguistiques. Les deux tendances, l'une serbe l'autre croate, ont longtemps inspiré les travaux des slavistes :

Le problème du vocabulaire technique et scientifique ne se posait pas encore beaucoup en 1850. Depuis, il est devenu crucial. Or les deux peuples l'ont résolu de façon diverse, conformément

19. Pour autant que l'on puisse définir une langue standard en ces termes sans jamais recourir à un examen plus approfondi pour pouvoir dégager des lois d'évaluation nuancées et plus rigoureuses.

20. La très courte période de quatre ans sur le plan politique (1941-1945), celle qui sépare les deux premières Yougoslavies, concerne la proclamation de l'« État indépendant de Croatie » (*Nezavisna Država Hrvatska*). Cette entité étatique qui, malgré son appellation, dépendait étroitement des régimes de Hitler et de Mussolini, avait renoué avec la terminologie militaire authentiquement croate. Mais le gouvernement pronazi d'Ante Pavelić (mouvement d'oustachis; voir Paul Garde, *Vie et mort de la Yougoslavie, op. cit.*), fondateur de l'« État indépendant de Croatie », ne s'est pas contenté de reprendre les termes militaires ancestraux. Il a également recouru à la création de termes nouveaux, représentatifs eux-mêmes de la tradition linguistique croate. Parmi ces derniers, l'on peut citer *satnija*, mot croate se substituant au mot serbe *četa* et qui signifie « compagnie militaire »; *skupnik*, équivalent du mot serbe *desetar* ou *kaplar* (« caporal »); *Hrvatsko domobranstvo* (littéralement « garde-patrie militaire croate »); etc.

à des traditions divergentes. Les Croates partageaient avec les autres peuples d'Europe centrale, sujets de l'Autriche, la peur de perdre leur identité nationale, et pour cette raison, comme les Tchèques, les Slovaques ou les Hongrois, ils ont eu tendance à inventer pour les concepts nouveaux des mots de leur cru, donc d'origine slave. Les Serbes, comme les autres peuples orthodoxes, Russes et Bulgares, n'avaient pas cette crainte et ont emprunté en grand nombre des mots étrangers. Ainsi « histoire », « géographie », « oxygène » se disent en serbe *historija*, *geografija*, *oksigen*, et en croate *povijest*, *zemljopis*, *kisik*.

Il s'agit d'une tendance profonde chez les deux peuples, qui a continué à se manifester, au fur et à mesure des progrès de la science, dans toute la création terminologique depuis plus de cent ans²¹.

Les langues en présence ont pu, au contraire, chercher à se protéger les unes des autres ; pensons au cas des résistances, au sein de l'Empire autrichien, du hongrois, du tchèque, du croate... vis-à-vis de l'allemand, ou encore du croate lors des tentatives de magyarisation en Croatie (la longue lutte du croate pour se maintenir comme langue nationale explique du reste dans une large mesure l'hostilité, toujours actuelle, du croate aux emprunts, et la volonté de recourir aux néologismes slaves tout en rejetant les « serbismes »...) ²².

D'autre part, ces écarts et analogies renforcent les vieux principes de langues en contact, objet d'études de la sociolinguistique. En effet, une analyse minutieuse des différences lexicales permet de détecter des sources d'influence contraires aux traditions terminologiques des uns et des autres. On peut citer quelques exemples en commençant par une analogie, en l'occurrence celle de l'ordre militaire *Mirno*²³ (« Repos! »). Ce dernier est identique aux deux terminologies militaires, ce qui est observable dans les trois corps militaires que nous avons analysés (« Armée populaire yougoslave », « Armée yougoslave »

21. Paul Garde, *Vie et mort de la Yougoslavie*, op. cit., p. 132-133.

22. Paul-Louis Thomas, « Frontières linguistiques, frontières politiques », art. cit., p. 64.

23. Il semblerait que cet ordre militaire de l'actuelle armée de la République de Croatie coexiste avec celui de *Pozor!* (même signification : « Garde à vous! »), mais ce fait de langue demande confirmation.

et « Armée croate »). De même, chacune des deux terminologies peut renoncer, provisoirement, aux tendances générales en procédant de manière inhabituelle. Tel est le cas de l'« Armée yougoslave » (actuellement l'« Armée serbe ») qui, au lieu de reprendre un terme qui fut partie intégrante de la terminologie militaire de l'« Armée populaire yougoslave », à savoir *protivvazdušna odbrana*, le transforme en *protivvazduhoplovna odbrana* (« défense contre les aéronefs », DCA).

Bien qu'elles soient ponctuelles et qu'elles n'affectent pas considérablement les procédés fondamentaux, ces sources d'influence prouvent néanmoins que les deux standards linguistiques, croate et serbe, peuvent difficilement créer des oppositions rigoureusement exclusivistes *in vitro*²⁴, compte tenu de leurs similitudes typologiques. Ces oppositions et la recherche de différences radicales constituent pourtant la cible de certains linguistes/grammairiens puristes de part et d'autre, habitués à voir (ou à créer) des dissemblances là où il n'y en a pas. En même temps, il est dérisoire de croire que les deux traditions terminologiques, issues de deux normes grammaticales distinctes, puissent converger vers une unicité quelconque. Comme le conclut Paul Garde dans un chapitre consacré au « serbo-croate » :

Le positivisme du début du siècle [...] a cru qu'on pouvait déterminer l'appartenance nationale par des critères objectifs tels que la langue. Nous savons maintenant qu'il n'en est rien. Le linguiste doit être modeste. Les classifications qu'il propose ne peuvent en aucun cas servir de guide aux politiques. La langue n'est un critère déterminant que si les intéressés la reconnaissent comme tel. Un peuple se définit par sa conscience d'être un peuple. La linguistique, comme l'intendance, doit suivre²⁵.

Le dernier conflit militaire, celui de la guerre de Croatie, offre un poste d'observation qui complète l'étude d'une polarité sociolinguistique. La première résistance à une politique linguistique fut la lutte des Croates contre la magyarisation de leur pays, bien avant la première guerre mondiale. Nous pouvons

24. Nous empruntons ce terme à Louis-Jean Calvet, *La Sociolinguistique*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je ? », 1993.

25. Paul Garde, *Vie et mort de la Yougoslavie*, *op. cit.*, p. 138.

qualifier cette résistance de typologiquement extrinsèque, dans la mesure où la confrontation à la langue et à la terminologie magyares a obligé les Croates à refuser des éléments entièrement étrangers à leur propre langue. La seconde résistance renvoie au processus de serbisation entrepris par les deux Yougoslavies. Cette résistance-là pourrait être considérée comme typologiquement intrinsèque, vu qu'elle a incité les Croates à se distinguer d'une langue et d'une terminologie proches de leur propre langue.

Toute étude, pour peu qu'elle soit contrastive, entre le croate et le serbe, réintroduit l'une des grandes considérations des linguistes et des historiens de la langue. Elle consiste à poser l'existence d'un « diasystème serbo-croate ou croato-serbe ». Au-delà de l'inextricable difficulté définitoire à laquelle sont confrontées la linguistique et, de manière générale, les sciences humaines²⁶, la différenciation entre deux terminologies militaires rejoint celle que l'on opère usuellement entre les deux systèmes linguistiques, croate et serbe. Dans le cadre de notre étude, il convient de renvoyer, entre autres, aux différentes valeurs discursives pour (se) convaincre de l'extraordinaire complexité interprétative et identitaire que s'octroie la thématique choisie. Les éléments analysés précédemment aboutissent à des conclusions saillantes. Tel est le cas, à titre d'illustration, du fait de langue suivant : le terme *vojno lice*, terme ressortissant à la terminologie serbe, est de loin favorisé discursivement par les locuteurs du croate, au détriment du mot *djelatna vojna osoba* (« un militaire »), partie intégrante de la terminologie croate. Cette préférence s'explique, pour reprendre la théorie de Louis-Jean Calvet, par le caractère hybride de l'introduction *in vitro* (et non *in vivo*) du terme *djelatna vojna osoba*, dépourvu de toute charge énonciative empirique mais attesté au sein du système linguistique. Telle est, résumée, la problématique qu'engendrent les terminologies militaires croate et serbe : une quête de continuités respectives, renforcée par la dernière guerre, et une

26. Comment définir adéquatement la langue, une langue précise ? Peut-on se contenter d'une seule définition ? À partir de quels critères parvient-on à trancher entre langue et variante ? etc.

interaction rendue possible par une incontestable proximité typologique et un passé en partie commun.

Références bibliographiques

Ouvrages scientifiques

- BAJRIĆ, Samir, « Vie et mort d'une (dénomination de) langue: le cas du "serbo-croate" », dans C. Badiou-Monferran et T. Verjans (dir.), *Contributions à l'étude du changement linguistique*, Paris, Honoré Champion, coll. « Linguistique historique », 2015, p. 205-222.
- CALVET, Louis-Jean, *La Sociolinguistique*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je? », 1993.
- CASTELLAN, George et VIDAN, Gabrijela, *La Croatie*, Paris, Puf, coll. « Que sais-je? », 1998.
- ĆIRILOV, Jovan, *Hrvatsko-srpski rječnik inačica*, Beograd, Stilos, 1989.
- DABO-DENEGRI, Ljuba, *Hrvatsko-francuski jezični dodiri*, Zagreb, Globus, 2007.
- FINKIELKRAUT, Alain, *Comment peut-on être croate?*, Paris, Gallimard, 1992.
- GARDE, Paul, *Vie et mort de la Yougoslavie*, Paris, Fayard, 1992.
- , *Les Balkans* [1994], Paris, Flammarion, 1999.
- HAGÈGE, Claude, *Contre la pensée unique*, Paris, Odile Jacob, 2012.
- HUMBOLDT, Wilhelm (von), *Sur le caractère national des langues*, trad. Denis Thouard, Paris, Éditions du Seuil, 2000.
- KAČIĆ, Miro, *Le croate et le serbe. Illusions et falsifications*, trad. Samir Bajrić, Paris, Honoré Champion, 2000.
- MATASOVIĆ, Ranko, *Jezična raznolikost svijeta: podrijetlo, razvitak, izgledi*, Zagreb, Algoritam, 2011.
- PRANJKOVIĆ, Ivo, *Kronika hrvatskoga jezikoslovlja*, Zagreb, Matica hrvatska, 1993.

THOMAS, Paul-Louis, « Frontières linguistiques, frontières politiques », *Histoire Épistémologie Langage*, 21, fasc. 1, 1999, p. 63-82.

Sources lexicographiques

ANIĆ, Vladimir, *Rječnik hrvatskoga jezika* [1991], Zagreb, Novi Liber, 1998.

BRODNJAK, Vladimir, *Rječnik razlika između hrvatskoga i srpskoga jezika*, Zagreb, Školske novine, coll. « Hrvatska sveučilišna naklada », 1992.

KLAIĆ, Bratoljub, *Rječnik stranih riječi: tuđice i posuđenice*, Zagreb, Matica hrvatska, 1987.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT (Université de Tel Aviv)
Françoise BERLAN (Université Paris-Sorbonne)
Mireille HUCHON (Université Paris-Sorbonne)
Peter KOCH (Universität Tübingen)
Anthony LODGE (Saint Andrews University)
Christiane MARCHELLO-NIZIA (École Normale Supérieure-LSH, Lyon)
Robert MARTIN (Université Paris-Sorbonne/Académie des inscriptions
et belles-lettres)
Georges MOLINIÉ (Université Paris-Sorbonne)
Claude MULLER (Université Bordeaux 3)
Laurence ROSIER (Université Libre de Bruxelles)
Gilles ROUSSINEAU (Université Paris-Sorbonne)
Claude THOMASSET (Université Paris-Sorbonne)

COMITÉ DE RÉDACTION

Claire BADIOU-MONFERRAN (Université Paris-Sorbonne)
Michel BANNIARD (Université Toulouse 2-Le Mirail)
Annie BERTIN (Université Paris 10-Nanterre)
Claude BURIDANT (Université Strasbourg 2)
Maria COLOMBO-TIMELLI (Université degli Studi di Milano)
Bernard COMBETTES (Université Nancy 2)
Frédéric DUVAL (Université de Metz)
Pierre-Yves DUFÉU (Université Aix-Marseille 3)
Amalia RODRIGUEZ-SOMOLINOS (Universidad Complutense de Madrid)
Philippe SELOSSE (Université Lyon 2)
Christine SILVI (Université Paris-Sorbonne)
André THIBAUT (Université Paris-Sorbonne)

COMITÉ ÉDITORIAL

Olivier SOUTET (Université Paris-Sorbonne), Directeur de
la publication
Joëlle DUCOS (Université Paris-Sorbonne-EPHE), Trésorière
Stéphane MARCOTTE (Université Paris-Sorbonne), Secrétaire de
rédaction
Thierry PONCHON (Université de Reims Champagne-Ardenne), Secrétaire
de rédaction
Antoine GAUTIER (Université Paris-Sorbonne), Diffusion de la revue

Table des matières

Présentation	
Olivier SOUTET	7
Les traductions espagnoles de Végèce et Frontin au xv ^e siècle.	
Questions de lexique	
Hélène BIU	13
Mots de guerre et guerre de mots chez Vigny :	
« Je m'en lave les mains, lavez vos noms »	
Sophie VANDEN ABEELE-MARCHAL	41
<i>L'Argot de la guerre</i> d'Albert Dauzat, un siècle après	
Joëlle DUCOS	63
La première guerre mondiale et les langues régionales en France	
Aviv AMIT	89
L'évolution de la langue militaire allemande après 1918	
Gérard REBER	107
Le croate et le serbe entre deux terminologies militaires	
Samir BAJRIĆ et Dubravka SAULAN	125
Résumés / Abstracts	143

